

En hommage à Fanny Colonna, anthropologue de l'islam maghrébin

Dans la nuit du dimanche 16 au lundi 17 novembre est décédée dans son domicile parisien l'anthropologue algérienne Fanny Colonna à l'âge de 80 ans. Originnaire de Constantine, Fanny, née Reynaud, a, dès sa prime jeunesse, rejeté le système colonial qui opprimait les autochtones avec qui elle a partagé les aspirations nationalistes. Elle faisait partie de la mouvance des catholiques progressistes, sensibles à la condition politique et sociale de ceux que l'administration coloniale appelait les Français Musulmans. Cette mouvance était animée par André Mandouze, Pierre Chaulet, Pierre Colonna, qui deviendra son mari dans les années 1950. Ils militaient dans l'Association de la Jeunesse Algérienne pour l'Action Sociale (AJAAS) et écrivaient dans *Consciences Maghrébines* qui était la revue où ils exprimaient leurs positions politiques et idéologiques. Ils étaient en contact permanent avec les nationalistes autochtones, dont Mahfoud Kaddache, historien et dirigeant des scouts musulmans, et Salah Louanchi, membre de la direction centrale du MTLD, parti d'où sera issu le FLN qui lancera l'insurrection en 1954. Fanny Colonna est représentative d'un courant d'opinion qui était attaché à l'idée d'une nation algérienne souveraine multiethnique, courant malheureusement minoritaire parmi les pieds-noirs. Ils étaient néanmoins plusieurs centaines à avoir épousé la cause du FLN, et beaucoup d'entre eux ont subi la répression, notamment Evelyne Lavalette, célèbre détenue politique. Il faut citer aussi dans ce courant les abbés Alfred Bérenguer, qui a été durant la guerre le représentant du FLN en Amérique Latine, Pierre Mamet, Jean Scotto, Jobic Kerlan... Tous ces pieds-noirs, dont les arrières grands-parents étaient nés en Algérie, se sentaient Algériens et avaient pris position contre la domination coloniale. Ils militaient pour un Etat algérien souverain où autochtones et pieds-noirs seraient des citoyens égaux. Leur attitude politique ne souffrait d'aucune ambiguïté, ce qui les a placés du côté des nationalistes contre la majorité des pieds-noirs acquis à l'Algérie française. Aux yeux de ces derniers, ils étaient des traîtres à la France, à la mère-patrie, alors que c'était des Justes qui avaient une autre idée de la France et de son honneur.

En 1955, un drame familial, conséquence de la guerre de libération qui avait commencé un an plus tôt, a bouleversé la vie de Fanny. Son père, administrateur dans la commune de M'sila, a été tué par le FLN. Après un séjour d'un an à Nice avec sa mère pour faire son deuil, elle revient au pays, convaincue plus que jamais que l'Algérie a droit à l'indépendance. A la fin de la guerre, elle opte pour la nationalité algérienne et renonce à la nationalité française, demeurant,

avec son mari, à Alger où elle a fini ses études universitaires. Munie d'une licence en anthropologie, elle s'inscrit en thèse à Paris sous la direction de Pierre Bourdieu sur le thème des instituteurs algériens formés à Bouzaréah entre 1883 et 1939. La thèse a été publiée à la Fondation Nationale de Science Politique à Paris et à l'Office des Publications Universitaires à Alger en 1975. Pendant un temps, elle a été chercheuse à Alger à l'AARDES (Association Algérienne pour la Recherche et le Développement Economique et Social, à l'origine fondée par Pierre Bourdieu à la fin des années 1950) et au CRAPE (Centre de Recherche d'Anthropologie, de Préhistoire et d'Ethnologie), avant d'obtenir un poste de chargée de recherche au CNRS à Paris. Titulaire d'une carte de séjour au même titre que les travailleurs émigrés, elle réside à Paris et à Alger, et s'investit dans la collaboration entre enseignants français et algériens avec le but de renforcer la recherche universitaire en Algérie. Dès la fin des années 1970, ses travaux ont porté sur les changements religieux dans l'Algérie contemporaine, choisissant comme terrain d'investigation d'abord Timimoun et ensuite les Aurès qui l'ont inspirée dans la production de textes qui font autorité dans le domaine de l'anthropologie religieuse de l'Algérie. Ses deux textes phares sont « Saints furieux et saints studieux, ou comment dans l'Aurès la religion vient aux tribus » (*Annales, ESC*, 1980) et *Les Versets de l'invincibilité*, ouvrage paru en 1995 aux Presses de Science Po Paris, traduit en arabe en 2005 au Caire par les éditions 'Alam Ettalath sous le titre *Ayat es sumud*. Dans cet ouvrage, elle remet en cause le schéma binaire de Ernest Gellner qui postule que l'islam citadin et l'islam rural sont opposés et que le premier a vaincu le second. Elle montre de manière assez fine, à travers l'étude des zaouïates dans les Aurès, que les familles maraboutiques n'étaient pas hostiles à l'islah (le réformisme), et que ces familles envoyaient leurs enfants se former à Constantine dans les écoles de l'Association des Oulémas de Abdelhamid Ben Badis, et revenaient au village pour propager la vision religieuse des réformistes citadins. Fanny Colonna était passionnée par son terrain et a écrit beaucoup d'articles et d'ouvrages dont *Timimoun, une civilisation citadine* (éditions Mardaga, Bruxelles, 1989), *Entre insurrection et révolution* (éditions Azur, Akbou, 2006), *Le meunier, les moines et le bandit* (Actes Sud-Sinbad, 2010).

Fanny Colonna a donné un long entretien à l'anthropologue J.P. Van Staëvel, paru dans la *Revue d'Etude des Mondes Musulmans et de la Méditerranée* (juillet 2014, n° 135) dans lequel elle exprimait sa frustration face au désintérêt des chercheurs algériens pour l'anthropologie religieuse, et sa déception que les chercheurs français ne se soient pas encore émancipés du modèle durkheimien

des religions. Elle laisse un vide parmi ceux qui l'ont connue et qui l'appréciaient pour son érudition de l'islam rural, et aussi pour sa spontanéité, sa franchise et son sourire désarmant. Elle a souhaité être enterrée dans sa ville natale, à côté de son père, dans le cimetière chrétien de Constantine. Malgré l'amour qu'elle avait pour son père, Fanny avait opté pour la justice, à la différence d'un autre pied-noir célèbre de Constantine. Qu'elle repose en paix dans cette terre pour laquelle elle avait une passion sans bornes.

Lahouari Addi

IEP de Lyon, Laboratoire Triangle